

D O L A R

Les visages, de Jesse Kellerman, Éditions Sonatine, Paris (traduit de l'américain par Julie Sibony), 2008, 472 pages.

Avis : New York : Ethan Muller, galeriste florissant issu d'une famille implantée aux States depuis un nombre de générations suffisant pour être passée de la misère noire à l'opulence, mène une enquête sur un mystérieux peintre, Victor Crack. On a retrouvé pas moins de 150 000 de ses dessins, format A4, dans des cartons. Des visages d'enfants torturés, violés, tués, trente ans plus tôt apparaissant sur certains feuillets de cette œuvre monumentale, le trouble naît. Quels rapports entre cette série d'infanticides non élucidés et ce très prolifique dessinateur introuvable ? Art et abomination se combinant avec un certain bonheur, on embarque pour une histoire aux racines profondes qui remplacera avantageusement la longue et éprouvante psychanalyse que vous pourriez avoir été tenté d'entreprendre.

C I N O C H E

Mlle Chambon, de S. Brizé, avec S. Kimberlain, V. Lindon, J.-M. Thibaut, B. Lochet (Fr, 2009).

Avis : La vie en province, du côté de Toulon et Cavaillon, est un long fleuve tranquille — pour ne pas dire emmerdant. Alors, quand Jean, maçon et marié, rencontre Véro, la maîtresse d'école de son fils Jérémy, et qu'ils se trouvent des points communs, tout de suite, le brouet fade des habitudes aussi usées qu'usantes, ainsi pimenté, devient buvable — et même délicieux !

*

Le ruban blanc, drame italo-austro-franco-allemand de Mickael Haneke (2009).

Avis : Palme d'or à Cannes. Noir et blanc. Recommandé par Éric Naulleau. Version originale en allemand. C'est engageant. Époque qui plus est ciblée : la veille de la Première guerre mondiale dite la « Der des ders ». Lieu : un village protestant de paysans arriérés sous la coupe d'un baron de la vieille école. Lâches, fourbes, aliénés, hypocrites, brutaux, ces villageois ont tant rien d'aimable qu'on a l'impression de toucher le fond. Pourtant, le pessimisme du réalisateur à l'œuvre est là pour nous rappeler que le pire, avec l'assassinat à Sarajevo du prince héritier François-Ferdinand de Habsbourg, archiduc d'Autriche, restait à venir.

Mère et filles, drame franco-canadien de Julie Lopes-Curval (2009).

Avis : Martine (Catherine Deneuve), son mari Michel (Michel Duchaussoy), et leur fille Audrey (Marina Hands ; à ne pas confondre avec Marina Foïs, dont le père dans *Non ma fille, tu n'iras pas danser*, également un Michel, était joué par Fred Ulysse) se retrouvent quelques jours durant sur les bords du golfe du Lion. C'est tendu. La mère Martine est un poil pète-sec, tandis que la fille, enceinte de deux mois et bouleversée au point de garder le silence sur sa grossesse, hésite entre avorter et devenir mère. Ce qui n'est pas exactement le même projet de vie. Le père, vaguement débonnaire et néanmoins opticien, s'occupe des lunettes de ses clients.

Quand, via un vieux carnet oublié derrière un meuble, les fantômes du passé ressurgissent, en l'occurrence celui de Louise, la mère de Martine (Marie-Josée Croze), qui abandonna son foyer cinquante ans plus tôt dans des circonstances inexplicables, les nœuds se défont... enfin ! Les secrets tus d'une époque pas complètement révolue qui plombaient l'inconscient familial, passés au feu de la conscience retrouvée, libèrent alors des énergies nouvelles, dans une ode aux vertus de la Femme éternelle forgées dans la patience et la souffrance.

*

Le syndrome du Titanic, clip de Nicolas Hulot (Fr, 2009).

Avis : Titre accrocheur rappelant Kate Winslet et le beau Leonardo di Caprio. Voix off en mode confiance. Images ralenties pour mieux voir les gouttes d'eau tomber, ou accélérées afin que nuages et avions défilent tous azimuts. Interrogations sur le sens de la marche de l'humanité. Mise en abyme de paradoxes : on est inventifs comme en témoigne l'état de nos technologies sans cesse plus performantes ; et grégaires comme pas deux quand on se rue sur ces nouvelles technologies quasi-dépassées sitôt sorties d'usine... On échange pour s'enrichir ; surproduction, gaspillages et raréfactions des ressources naturelles s'ensuivent... On est au courant de ce qui se passe à l'autre bout de la planète ; mais on vit dans l'ultra-moderne solitude de nos mégapoles asphyxiées... La profusion côtoie le dénuement. Les idées généreuses (éradiquer la misère pour la remiser au musée, selon le rêve de Muhammad Yunus, le fondateur de la Grameen Bank) butent sur des mises en œuvre consternantes (le budget des armées par exemple). Au final ? On est pesamment gagnés par les émerveillements et les doutes d'un éternel ado, plus plaintif que révolté, qui, s'il n'a pas complètement abandonné ses utopies, a du moins les moyens de les partager.